



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

MODE DE LONGCHAMP. — Chapeau en paille de riz orné de plumes, des magasins de Mme La-rochelle, rue de Choiseul, n. 3. Robe en mousseline de soie brodée, des magasins de Mlle Rambac, boulevard Saint-Denis, n. 19. Mantille en blonde sans coutures, des magasins de M. Violard, rue de Choiseul, n. 2 bis.

1^{re} fig. — Habit à la Russe, Pantalon à plis. — 2^e fig. Redingote croisée (genre nouveau), des ateliers de M. Lucien Rignon, rue Vivienne, n. 4.

Modès.

« C'est un chapeau d'Herbaut », et dans ces deux mots est toute la réputation du chapeau ; plus de doute qu'il ne soit le type de tous les chapeaux à la mode ; plus d'incertitude sur sa grâce, son bon genre. Il existe dans ce nom d'Herbaut un prestige qui ferait agréer les plus singulières innovations, qui revêtirait d'un aspect de beauté la plus laide composition, si dans ce magasin-modèle on pouvait craindre de rencontrer une nuance qui ne fût pas calculée pour la grâce et l'élégance. — Cependant il ne faut pas penser que « hors là point de salut », la mode est plus libérale aujourd'hui. Nous avons nombre

de magasins où l'on trouve des choses charmantes ; M^{mes} Céliane, Thomas, Girard, Sauriot, Baudrant, La Rochelle, Arundel, sont autant de sources inépuisables où nous puisons toutes les inventions les plus heureuses de la mode. A ces noms, en viennent s'adjoindre beaucoup d'autres où le goût et l'élégance se font encore remarquer ; mais on comprendra que leur souvenir peut échapper quand on pense qu'aujourd'hui il existe à Paris plus de deux mille magasins où l'on vend des chapeaux.

— Nous porterons cette fois notre attention sur celui de madame Wolfe * ; d'où sont sorties de délicieuses petites ca-

* Rue de la Bourse, N° 12.

potes en pou de soie glacé qui sont le cachet d'un charmant négligé. Nous avons vu des jeunes femmes si jolies sous cette piquante coiffure, qu'il nous semble devoir recommander ces chapeaux dans l'intérêt de la coquetterie. D'autres modes de coupes différentes, mais remarquables par la recherche et la pose de leurs ornemens, offriront chez madame Wolfe un choix qui ne laisse rien à désirer; et nous pensons qu'il sera souvent fixé sur des chapeaux en étoffe glacée, rose ou bleue, ornés d'une branche d'acacia placée avec une grâce charmante.

— Les chapeaux de paille de riz, bien que de très-bon genre, ne sont pas les plus nombreux dans ce moment. Les toilettes qui s'approchent encore un peu plus de l'hiver que de l'été font préférer les chapeaux en étoffes, ce qui produit une très-grande variété de nuances et d'ornemens : le rose domine. Il y a des étoffes et tissus d'une fraîcheur et d'un éclat charmans. Nous avons remarqué particulièrement chez madame Sauriot * une étoffe légère, brillante et à reflet comme le plus beau satin; les chapeaux pour lesquels elle était employée étaient vraiment délicieux. On sait d'ailleurs que la maison de madame Sauriot s'est toujours distinguée pour les choix des tissus, des fleurs, des rubans, enfin pour tous les articles qui sont l'élément d'un joli chapeau. Les modes de cette année semblent avoir donné un nouvel élan à son goût et favorisé encore ses heureuses inspirations.

— L'intérieur de la passe des chapeaux reçoit toute espèce d'ornemens. Des ruches de blondes sont retenues de chaque côté du front par des touffes de coques de ruban rose, ou de petits bouquets de fleurs délicates. Sous des chapeaux à forme plus évasée et destinés aux toilettes du soir, on voit un cordon de fleurs traverser le front en guise de ruban. La mode des mentonnières en blonde n'est point passée, mais il sem-

ble que la passe des chapeaux se soit encore prolongée sous le menton où elle se réunit presque. On n'emploie aujourd'hui que des rubans de taffetas; ceux en gaze ne se voient que rarement et sur des chapeaux en crêpe.

— M^{me} Voulant et C^{ie}, rue Richelieu, 87, vient d'établir une succursale de ses jolies modes, rue de la Paix, 28. Nous reviendrons sur les gracieuses nouveautés qu'offrent ces magasins.

— Une des plus charmantes nouveautés de la saison sont les étoffes de Spa, dont les premiers marchands de modes se plaisent à assurer le succès, en voulant bien adjoindre leurs talens à l'industrie du sieur Desmons *, fabricant de cette fantaisie, qui, par sa blancheur, sa légèreté et sa souplesse, se prête à toute espèce de coupes et d'ornemens.

— Le mariage de M. Perrier et de M^{lle} Paturle devait marquer jusque dans le domaine de la mode. On a beaucoup admiré les diamans montés pour cette occasion par Bernard. Douze épis mêlés à des fleurs des champs, et des feuillages également en diamans, formaient un magnifique diadème, complément d'une parure composée de longues girandoles en branchages fleuris, suspendues à d'immenses boutons. La sévigné montée dans le même genre, et pour collier un admirable rang de gros chatons.

Plusieurs parures de fantaisie, parmi lesquelles s'en faisait remarquer une en camées, coquilles dures, montée avec la plus grande élégance sur de l'or ciselé. Une autre en opales entourées de feuillées en petits diamans sur des plaques d'émail noir. Des bracelets tous variés dans leur extrême richesse, et dont un était monté de façon à pouvoir se placer au poignet ou au milieu du bras. Une chaîne artistement travaillée tenait un binocle ciselé à jour.

A cette charmante collection était jointe

* Rue Monsigny, N° 1.

* Desmons fils, rue Neuve de la Fidélité, n° 7.

un éerin, contenant une plaque, et des boucles d'oreille en émail chamois, et fleurs de couleurs. Un *bracelet indien*, serpent qui tourne deux fois autour du bras et suspend une chaîne terminée par un lorgnon. Un autre bijou charmant, digne du IV^e siècle, était un petit livret d'or bruni, ciselé à découpures délicates et doublé en velours cerise.

Les cachemires n'étaient pas moins élégamment choisis. On en remarquait un blanc à large bordure, un noir carré semé de palmes; un autre carré à rosaces, un bleu long, et un noir long, d'une excessive beauté; ces derniers avaient été fournis par M. Brousse.

Les robes avaient été faites par Victorine. Celle destinée à être la *robe de nocce* était en point d'Angleterre. Le jupon travaillé en superbes palmes qui prenaient de la ceinture et s'arrêtaient à la hauteur du volant. Ce volant à petite tête était orné de distance en distance par de petits nœuds de satin. Les manches longues et larges avaient des colonnes en palmes semblables à celles du jupon. Le corsage à petites guirlandes était garni d'une double mantille. M^{me} Ducellier l'avait fourni ainsi que le voile.

Les autres robes sont ainsi : l'une gros de Naples bleue, garnie d'un superbe volant en points à l'aiguille d'une finesse surprenante et haute d'un tiers. — Une en mousseline de l'Inde dont les fleurs brodées au plumetis ont les queues brodées en or. Ces bouquets reviennent graduellement vers la ceinture. Le corsage est à la vierge et les manches courtes. Une redingote en tissu écarlate brodé en soie plate : pareille pélerine et manches larges. M^{lle} Delatouche avait fourni cette robe, ainsi qu'une pièce d'organdi brodée en fil d'Écosse et une pièce de mousseline-soie brodée en soie plate nuée.

Il y avait auprès de ces deux jolies nouveautés une quantité d'autres pièces de pou de soie chiné, pou de soie broché, taffetas écossais, taffetas - droguet, ve-

lours, satin moire, foulard, mousseline peinte, gaze, etc.; et d'autres encore dont le souvenir nous échappe au milieu de cette confusion de riches et brillantes fantaisies.

Puis venaient les blondes, les dentelles de Chantilly qui formaient les écharpes, voiles, mantelets, etc.

Puis les chapeaux; l'un en paille d'Italie souple comme le plus fin réseau, orné de trois grandes plumes blanches. Une paille de riz ornée de palmes roses et de rubans de taffetas glacé. Un turban en écharpe indienne, brodé en soie de couleur; un autre en mousseline brodée d'or.

— Des petits chapeaux habillés, parmi lesquels on distingue celui *forme Aragon*, surmonté de plumes blanches. Plusieurs délicieux petits bonnets en blonde, dont le plus joli est orné de petites roses placées à la *Mancini*.

Des bouquets et des couronnes de fleurs dans tous les genres et dont la perfection n'est plus en doute lorsqu'on sait qu'elles sortent de chez Baton. La couronne de mariée est à l'antique en roses-muscades, ainsi que le bouquet entremêlé de fleurs d'oranger. Des guirlandes destinées à des robes de bal sont en œillets rouges et mimosas, en petites tulipes, en roses chinoises; l'une n'est qu'une branche de chèvre-feuille, qui doit traverser le devant de la robe et se terminer par un bouquet de roses rosées.

On voyait aussi des flots de rubans *Dubarry*, *Richelieu*, *Fontanges*, etc.; des mantelets de ville en gros de Tours noir, doublés de lilas et garnis de dentelle; d'autres en ruban Camargo paille et noir; tout cela entremêlé de fichus, de cravates, de ceintures, etc.

Deux ombrelles de chez Verdier : l'une en armure blanche montée sur un manche en liane d'Amérique avec une tête en cornaline; l'autre en pou de soie solitaire à bords satinés montés en zèbre.

Un boa et un manchon pareils en marabout. Des éventails en ivoire sculpté, incrusté d'or, avec des peintures de Louis XV.

Des éventails d'écaïlle et d'ivoire chinois et anciens, de chez M. Laboullée; des bourses charmantes à quadrilles de perles et palmes cachemire; et enfin, pour compléter tout ce monde de fantaisie, des écritoirs damasquinés, des brûle-parfums, des bougeoirs et une petite caravane indienne montée sur un éléphant de bronze, curiosité que l'on doit placer sur une élégante étagère.

LES FEMMES CÉLÈBRES

DE TOUS LES PAYS,

PAR M^{me} la duchesse d'ARRANTES et M. le comte STRASZENVICZ.

C'est une effrayante chose que la célébrité, et si les prédicateurs chrétiens, si les philosophes de l'antiquité se sont entendus pour en dégoûter les femmes, c'est assurément autant pour leur conservation que par respect pour cet axiome : *la femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins*. Quand on n'a revêtu ni la soutane ni le manteau, et qu'en même tems que la vertu, on compte le bonheur pour quelque chose, on peut bien dire aussi que les femmes heureuses ne sont pas celles dont on parle le plus. Serait-ce donc que, pour les femmes, la sagesse et la félicité marcheraient de compagnie? nous ne le croyons pas, à moins qu'il ne s'agisse de ces joies d'une bonne conscience que l'on goûte quelquefois en versant des torrens de larmes, ou de cette béatitude de l'éternité à laquelle les hommes n'auront rien à faire. Quoi qu'il en soit, ces réflexions étaient inévitables en lisant les vies de *Béatrix Cenci*, d'*Anne Boleyn*, de *Catherine I^{re}* et de *madame de Staël*, qui composent la seconde livraison des *Femmes célèbres* que nous annonçons. De ces quatre femmes, deux ont péri sur

l'échafaud; la troisième l'a vue de si près, qu'on croit qu'elle le mérita, à force de vouloir l'éviter; la quatrième seule mourut comme on meurt communément. Ce n'est point sans embarras que nous avouons, après avoir fait cette remarque, qu'il est impossible de rien lire qui attache, qui intéresse plus que ces biographies : nous dirions qui amuse, si nous l'osions. Il y a une telle variété dans la manière dont les humains peuvent souffrir! et la lecture des *Femmes célèbres* nous démontre que l'imagination à cet égard est au-dessus de la réalité. Quel génie infernal eût inventé l'histoire de cette famille *Cenci*, modelée sur celle des Atrides? L'adultère, l'inceste, le meurtre, soit par le fer, soit par le poison, tous les ressorts d'épouvante sont renfermés là. Cette histoire rappelait de tels souvenirs que, dans le palais des *Barberini*, le chef-d'œuvre de Guido Reni représentant celui de la nature, la tête de *Béatrix Cenci* était toujours couverte d'un voile. Tout ce que la beauté des formes et des couleurs peut exprimer de beautés intellectuelles est peint sur ce visage, qui inspire à la fois l'intérêt que fait éprouver l'innocence de l'enfance, les passions de la jeunesse, les douleurs morales et physiques réunies au plus haut degré dans un même être. Ici encore la vérité s'est montrée plus puissante que l'imagination, car il n'existe point de tableau qui apporte plus de pensées à l'esprit, plus de trouble à l'âme que cette tête du Guide; et c'est un portrait d'après nature... Si l'on oublie un instant le précepte religieux qui nous interdit de venger par nos mains nos propres injures, *Béatrix Cenci* n'était point coupable : car elle punissait un attentat qui, selon nos mœurs, la rayait du nombre des vivans, et le titre de père dans celui qui l'avait commis n'était qu'une aggravation. Dans sa tragédie de *Béatrix Cenci*, qui n'a pas été assez appréciée, M. le marquis de Custine justifie *Béatrix* à ses yeux même, quand, effrayée du

meurtre de *Francesco Cenci*, elle s'écrie :

« Mon père!... non, il ne l'était plus. »

Admirable manière d'apprendre aux spectateurs quel fut le crime de *Francesco*. Nous ignorons pourquoi madame la duchesse d'Abrantès ne dit point positivement que ce crime fut consommé : c'est par délicatesse, sans doute, mais il en résulte que *Béatrix*, en assassinant son père, ne venge pas le dernier des outrages. C'est ainsi que dans cette biographie on omet de rapporter que *Bernardino*, le dernier rejeton de cette triste race, fut mutilé afin qu'elle s'éteignît à jamais. Hélas! quand on écrit l'histoire, il ne faut plus reculer devant aucune horreur. D'ailleurs madame la duchesse d'Abrantès peut surmonter toutes les difficultés, puisqu'elle a peint Henri VIII dans la vie d'*Anne Boleyn*. Cette héroïne-ci ne regardait pas à l'honneur d'aussi près que *Béatrix*, et épousait le roi d'Angleterre du vivant de sa femme Catherine d'Aragon; mais c'était en attendant le divorce... Nous convenons que les épouses légitimes nous paraissent en général plus intéressantes que les concubines, et qu'*Anne de Boleyn*, voulant à toute force le trône et le lit de sa souveraine, pourrait être désignée très-désagréablement; mais cet aveu fait, que l'on nous permette de nous étonner de la résistance qu'opposa à ses vœux Catherine, qui n'en avait pas assez de vingt ans d'union avec un mari semblable. La bonne œuvre que faisait *Anne Boleyn* en prenant sa place méritait une autre récompense, et le fait aurait dû excuser l'intention. Il y a ici une opposition entre la gravité, l'oratoire, le rosaire de Catherine, et les façons joyeuses d'*Anne, formée d'amour et pour aimer*: ce qui implique des habitudes, des besoins auxquels le mariage, avec ses contrats, son cérémonial, ne pourvoit pas. *Anne* était précisément une de ces filles qui ne se doivent point marier; peut-être était-ce pour cela qu'elle en avait tant d'envie... C'est ainsi que, pétrie d'amour et faite pour aimer, elle avait besoin de

vengeance pour donner du calme à son âme tourmentée: il fallait une victime à cette aimable personne toute gaie, toute joyeuse; faute de mieux, elle fit disgracier le cardinal Wolsey, qui, tout chancelier d'Angleterre qu'il était, en pleura comme un enfant. *Anne* eût désespéré bien plus volontiers Clément VII; mais Charles-Quint s'était chargé de ce soin, et le pape, peu disposé à l'obligeance envers les têtes couronnées, ne voulut point prononcer le divorce qui devait arranger à son gré les affaires d'*Anne Boleyn*. Henri VIII, dont la conscience était délicate, et qui ne se pardonnait plus d'avoir épousé Catherine, parce qu'elle avait été la femme de son frère Arthur, le tems qu'avait duré la messe des fiançailles, Henri VIII s'y prit habilement; il se déclara pape de l'Angleterre, et se divorça tout seul. Le ressentiment d'*Anne* n'en fut pas moins dirigé contre la pauvre Catherine, qui avait la simplicité de faire quelque cas du titre d'épouse et de celui de reine, que sa remplaçante lui fit défendre de porter. Elle mourut enfin prisonnière avec le désir d'attacher son dernier regard sur l'époux qui avait rempli sa vie de tant d'agréments... *Anne* éprouva un tel saisissement de joie qu'elle en accoucha d'un enfant mort.

S'il n'y avait pas un échafaud pour dénouer cette histoire, elle serait comique par le ridicule des personnages. Mais cette *Anne, rieuse et folle*, qui avait satisfait sa gaité aux dépens du rang, du repos, de la vie de sa vieille reine, paya de sa tête les coupables et cruels plaisirs qu'elle s'était donnés. Celle qui avait tant aimé à voir couler les larmes pleura à son tour : cette personne qui avait soulevé tant de gens, répandu tant d'or pour faire répudier Catherine, qui avait voulu être seule nommée reine en Angleterre, écrivit à Henri qu'elle aurait désiré n'être jamais qu'*Anne Boleyn*; que son trône et sa couche avaient toujours été au-dessus de ses vœux. Qu'est-ce donc que cette va-

nité effrénée dont il faut arriver à désarmer toutes les démarches les plus connues ? La mort d'Anne Boleyn pouvait seule lui faire pardonner les maux qu'avait soufferts Catherine d'Aragon ; la légèreté de son caractère et l'absence de tout principes religieux expliqueront le singulier courage de se parer de pierreries pour aller au supplice. « Le jour de sa mort, elle se » consola en apprenant que l'exécuteur » était fort habile, et d'ailleurs, ajouta- » t-elle, j'ai le cou assez petit. Au même » tems, elle y porta la main, et se mit à » rire de tout son cœur, soit par l'ostenta- » tion d'une intrépidité outrée, soit que la » tête lui eût tourné au moment de la » mort ; et il fallait, quelle que fût la fin » affreuse de cette princesse, qu'elle tint » autant du ridicule que du tragique. » Telles sont les paroles de notre grand Bossuet, quand il nous raconte comment Henri VIII fonda son église.

L'esprit se repose en lisant la vie de madame la baronne de Staël, dont le monde admirera toujours les ouvrages, et que ses amis regrettent encore. Les femmes auteurs, et ce qui est d'une importance bien plus étendue les femmes d'un certain âge (dénomination accablante), puiseront dans cette histoire de grandes consolations ; elles y verront qu'elles peuvent inspirer de l'amour, question très-souvent mise en doute, et qui d'ordinaire ne se résout point à leur avantage. Madame de Staël avait vingt-un ans de plus que M. de Roça qui l'épousa et l'aima... Si pourtant il faut avoir l'esprit de madame de Staël et écrire comme elle pour obtenir un pareil résultat, celles qui suivent la même carrière feront bien de se livrer à l'espérance avec modération : autant vaudrait qu'après avoir posé leur tête sur le chevet de trois ou quatre de leurs maîtres, les *serve* russes se missent à rêver couronnes et sceptres, parce que Catherine épousa Pierre I^{er} ; *il était jeune, il était beau, il était grand homme, il était souverain, et jamais il ne put être*

aimé, dit madame la duchesse d'Abrantès. Dieu en soit béni ; il était méchant, il se complaisait dans les tortures et dans le sang. Périssent sa beauté, son génie, sa puissance ! Hléboff lui rendit le seul hommage qu'il méritât ; il lui cracha au visage.

La curiosité, l'intérêt ne peuvent être satisfaits par une analyse de cet ouvrage : il faut le lire, afin de rendre dignement grâces à M. Straszewicz de sa publication. Les femmes graves et sensées y trouveront des leçons à méditer ; celles qui n'ont voulu de leur sexe que les grâces et les goûts légers étudieront dans les beaux dessins de M^{me} Fauchery, de MM. *Grevedon, Bazin et Maurice*, des costumes nouveaux et des modes originales : la coiffure d'Anne de Boleyn est digne de servir de modèle, ainsi que le corsage de sa robe. Les portraits et le texte de cette livraison sont en tout dignes de celle qui l'a précédée. On ne pourrait par aucune expression en faire mieux l'éloge.

La comtesse de BRADI.

NOUVEL AUTOMATE.

L'automate physicien que M. Stevenard, horloger-mécanicien de Boulogne-sur-Mer, vient offrir à la curiosité publique, obtiendra-t-il la même vogue qu'eut, il y a quelques années à Paris, l'automate joueur d'échecs de M. Maelzel ? Nous l'en croyons digne : aux difficultés des combinaisons qu'il a fallu trouver pour faire mouvoir cette nouvelle figure mécanique sont venues se joindre les difficultés non moins grandes peut-être d'appliquer ces combinaisons à un objet d'une dimension infiniment petite. L'automate de M. Stevenard, qui n'a que six pouces de haut, a ses mouvemens tout aussi gracieux que

* Rue Richelieu.

celui de M. Maelzel, qui était de grandeur naturelle. C'est une petite poupée parée très-richement à l'orientale ; elle est assise devant une petite table carrée qui repose sur quatre pieds d'une délicatesse surprenante. A peine a-t-on poussé un ressort, que la musique se fait entendre ; bientôt la figure se lève et salue le public par trois révérences, semblable à l'acteur qui annonce le nom de l'auteur d'une pièce nouvelle. Elle égale M. Comte prestidigitateur, tant pour la prestesse que pour la dextérité avec laquelle elle escamote successivement de petites boules en argent au moyen de gobelets. Ensuite elle donne un commandement ; aussitôt on voit apparaître une petite femme haute de quelques lignes : celle-ci se met à danser, et l'automate suit de la tête et des gestes les pas déliés de cette figurine. Il saisit enfin un nouveau gobelet sous lequel repose un œuf en argent, d'où s'échappe un petit oiseau au brillant plumage, au vol rapide, et qui fait entendre les sons les plus harmonieux.

Une boîte carrée, qui sert de piédestal à l'automate et à sa table, contient tous les ressorts compliqués de cette ingénieuse machine. Cette boîte est admirable tant pour le goût que pour le travail, qui est exécuté avec une délicatesse et une élégance surprenantes.

CONCERT DE M. SCHUNKE.

Parmi tous les concerts qui ont présenté les plus élégantes réunions, il faut remarquer celui donné par M. Schunke dans les salons de Pape ; tous les artistes en vogue y étaient appelés. M. Schunke ne s'est point borné à jouer la musique dont il est le compositeur ; il a exécuté avec la plus admirable supériorité un *concerto* de Hummel. Or il faut que les gens du

monde sachent que les pianistes sont parvenus à un tel degré de difficultés, qu'ils ne jouent plus que leurs propres compositions. M. Schunke a prouvé qu'à son talent il pouvait joindre celui de Hummel, et c'eût été la circonstance la plus piquante de cette soirée si elle ne se fût terminée par un duo concertant, pour deux pianos, composé par Schunke, et exécuté par Listz et l'auteur. Ces deux artistes, que la nature a doués d'un aspect si dissemblable, ont joué avec une verve qui n'a pas permis de confondre un instant l'originalité de leur talent. Cette lutte, toute en faveur de l'art, a produit un tel effet sur les *dilettanti*, dont l'enthousiasme a suspendu le jugement, qu'ils se sont vus réduits à applaudir sans pouvoir rechercher par quels moyens chaque artiste était arrivé à faire sentir ainsi tout ce que l'art le plus enchanteur contient de beautés en expressions et en exécution. On peut assurer que personne ne *respirait* pendant ce duo : toutes les facultés des auditeurs s'étaient renfermées dans celles d'écouter et de comprendre. Ces artistes ont dérobé, par la rapidité et la grâce de leur jeu, les difficultés qu'ils surmontaient aux yeux des plus habiles pianistes ; ils ont été au-delà des espérances de tous les amateurs, et quand ils se sont embrassés, ce mutuel hommage a obtenu le suffrage de l'assemblée. Listz pouvait remercier Schunke d'avoir écrit sa partie ; Schunke pouvait être reconnaissant envers Listz de l'avoir fait entendre ; et c'est avec une véritable satisfaction que le public a rendu grâce à tous deux.

Littérature.

— *La Contemporaine* a enfin livré au public ses *Dernières Indiscrétions* : la clôture de ses récits est remplie de détails qui se rattachent au monde et à la cour

d'aujourd'hui, elle y est du reste peu favorable aux individus qui priment actuellement dans la société.

— Miss Edgeworth a depuis long-tems transporté parmi nous la célébrité dont elle jouit. Rien n'est plus digne et plus rempli d'intérêt que son *Hélène* : le succès en va croissant. Là miss Edgeworth joint à son talent descriptif celui d'un observateur délicat et consciencieux, et s'est montrée d'un dramatique qui prouve que nul genre ne lui est étranger.

Madame Sw. Belloc, unie par une amitié intime depuis douze ans à miss Edgeworth, est un traducteur fidèle qui ne laisse échapper aucune des nuances et des fines allusions que l'auteur place dans ses ouvrages.

— Les tomes 3 et 4 de la *Coucaratcha* de M. Eugène Sue répondent à l'intérêt des volumes précédens. Le style élégant de cet auteur, les sujets neufs qu'il aborde, lui ont fait une de ces réputations qui restent à part au milieu de toutes les réputations littéraires de notre époque.

— Madame la comtesse d'Hautefeuille a publié, chez M. Baudoin, un gracieux petit volume, intitulé *Souffrances*. C'est un assemblage de morceaux de prose et de vers pleins de mélancolie, de délicatesse, véritable et digne production d'une femme qui comprend le cœur et ses tristesses.

— Les *Pèlerins du Rhin* continuent heureusement leur pèlerinage chez MM. Gosselin et Fournier, éditeurs de cette traduction intéressante de M. Defauconpret.

— Les deux nouveaux volumes de *Mélanges*, par M. Victor Hugo, offrent un piquant intérêt pour la comparaison qu'on y trouve des divers genres d'inspi-

ration du poète. Cette lecture est remplie de charme, et présente dans ses compositions variées l'analyse de cette haute intelligence qui, dès les débuts de son jeune talent, mérita d'être qualifiée d'*enfant sublime* par M. de Chateaubriand.

— La Comédie Française s'est emparée de M^{me} Dorval, et les débuts de cette actrice, si remarquable dans le drame, ont eu lieu la semaine dernière devant une assemblée des plus nombreuses et dans une pièce nouvelle de MM. Empis et Mazères, intitulée *Une Liaison*. On désirerait dans M^{me} Dorval une tenue plus régulière à la scène, plus d'élégance dans le maintien; mais on ne peut lui refuser les qualités qui font la grande actrice, l'actrice passionnée, intelligente. Son succès a été complet; nous voudrions en dire autant de la pièce, malheureusement elle a été mal accueillie. Le dénouement surtout a déplu, et, bien que, dans l'espace de tems qui s'est écoulé entre la première et la seconde représentation, il ait été entièrement refait, il n'a pas eu plus de bonheur. On pense que cette pièce sera remplacée bientôt par *la Fronde*, drame de M. Frédéric Soulié.

A ce Numéro sont jointes les planches 1058 et 1059.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS



Modes de Paris.

30 Avril 1834

N° 1059.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N° 21 près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

1^{re} fig. Robe à la Russe. Pantalons à plis. 2^{me} fig. Redingote croisée genre

Ayuntamiento de Madrid